

LE PASSÉ

Le cœur d'Anais battait de joie et d'angoisse lorsqu'elle entra au bras de Paul Verbrouck dans la salle du concert. Il lui semblait être un revenant faisant sa réapparition dans le monde. Les becs de gaz l'aveuglaient, le brouhaha des gens qui entraient l'assourdissait.

Ils étaient arrivés d'avance et purent gagner sans attirer l'attention les places qui leur étaient réservées au premier rang.

Peu à peu, la salle se remplit. Toutes les autorités, toutes les notabilités, toutes les mondantités de Dijon étaient là. Anais Evrard, qui ne s'était pas trouvée depuis un nombre incalculable d'années dans une réunion quelconque, observait attentivement les figures, les attitudes, les toilettes.

"Tout était mieux de mon temps," se disait-elle.

Après le quart d'heure de retard traditionnel, on commença.

Anais Evrard, qui sentait un petit frisson à l'idée de se trouver face à face avec la musique moderne, savoura avec délices l'ouverture classique très passablement exécutée par l'orchestre et à laquelle le public fit un accueil respectueux mais sans enthousiasme.

Le solo de piston, exécuté par un amateur de la ville, souleva des bravos honorables. L'entrain commença aux *Scènes alsaciennes*, un des morceaux à succès de l'orchestre.

Dès les premières mesures, Anais Evrard tressaillit. C'était l'ennemi, c'était l'art nouveau, profond, savant, puissant, dans la splendeur de ses riches combinaisons. Un immense découragement la saisit. En face de ce superbe vêtement d'harmonie dont la mélodie sortait jeune, fraîche, étincelante, combien lui parurent grêles et pâles ses vieilles chansons dans leurs cadres maigres et démodés ! Ce sentiment se développa douloureusement en elle pendant toute la fin de la première partie.

Le duo de *Faust*, où l'on attendait avec impatience les artistes de Paris, fut bissé. La beauté de Mlle May eut presque autant de part à ce succès que le génie du maître, et M. Guinaud dut recommencer l'air de *Carmen*, dont il fit ressortir admirablement les nuances les plus fines, les plus délicates.

Anais souffrait affreusement. Toute son âme d'artiste frémissait, admirait, maudissait, applaudissait et pleurait à la fois.

"Oh ! c'en est fait du passé !" se disait-elle, sentant une vérité qui s'imposait.

Puis elle reprenait, se raccrochant au doute :

"Non, ils se trompent ! c'est nous qui avons raison. Tout cela est forcé, surchargé, fatigant... L'harmonie étouffe la mélodie... Notre art à nous, pur, simple, sans autre ornement que son inspiration, est bien le vrai, celui qui parle à toutes les âmes. Qu'est-ce qu'un chant que les oreilles exercées peuvent seules saisir ? C'est comme un tableau dont les yeux des artistes seuls pourraient distinguer les personnages. L'art véritable est celui qui est accessible à tous et qui fait sur les âmes naïves une impression qu'elles éprouvent sans l'analyser."

Elle passa ainsi l'entr'acte, immobile sur sa chaise, horriblement agitée au dedans, essayant dans le silence de rassembler toute son attention pour étudier et juger. Elle attendait fiévreusement la deuxième partie. Les morceaux de *Lohengrin*, mal interprétés par l'orchestre, plus mal compris encore par les auditeurs, la calmèrent en semblant confirmer son opinion.

"Que l'on compare donc cela à la *Norma*, à la *Traviata*, à la *Favorite* !... Où sont les multitudes qui s'attendentront, s'agiteront, pleureront en l'entendant ? Ici même, tout le monde bâille, on cause et il n'y a pas dix personnes qui comprennent."

Le succès qu'obtint ensuite le trio de *Guillaume Tell* chanté par M. Guinaud, M. Massol et un artiste dijonnais acheva de rassurer Anais.

"Quels applaudissements ! Voilà qui plaît, qui enthousiasme... Bravo ! bravo !..."

Elle attendit intrépidement la *Danse macabre* de Saint-Saëns.

Cette fois, elle fut vaincue.

L'admirable symphonie fantastique électrisa les auditeurs. Minuit, le clair de lune, la Mort jouant du violon sur les tombes, les squelettes dansant et heurtant leurs os sous les arbres dépouillés de feuilles, toutes ces visions que les oreilles transmettent aux yeux, bouleversèrent Anais.

"C'est beau ! c'est beau !" s'avouait-elle contre son gré, tandis que des

tonnerres de bravos succédaient aux derniers soubresauts des violonistes chassés par l'aube au fond de leurs sépulcres.

Le silence se rétablit soudain.

Mlle May s'avancait seule au milieu de l'estrade et, gracieuse, souriante, tenant à la main un bouquet magnifique qu'on venait de lui offrir, commençait l'*Adieu aux hirondelles*.

Sa voix était pure, fraîche, sa diction parfaite. Elle savait l'auteur dans la salle et voulait lui complaire.

Anais fut doucement émue à la première mesure, puis triste, glacée ; la certitude l'oppressa. Mon Dieu, que c'était vieux, que c'était froid, que c'était peu de chose après ce qu'on venait d'entendre ! Que cette grâce était fripée, que cette coquetterie était surannée, que ces roulades minaudières sonnaient vide !

On applaudit. Mlle May avait été charmante, et c'est avec un nouvel entrain qu'elle entonna :

Oui c'est la folle de Séville,
Quand vient le soir...

Ce refrain émouvant semblait à Anais presque ridicule. Elle se demanda si les applaudissements n'étaient pas forcés. Elle aurait tout donné pour imposer silence à la jolie chanteuse et rejeter dans l'ombre ses œuvres jadis si admirées, qu'on semblait faire tomber en poussière on les remettant au jour.

"A notre âge on devrait rester à l'abri du monde, se dit-elle avec mélancolie. Il blesse, il offense, il réduit à néant tout ce qu'il est las d'admirer."

Mlle May termina enfin le dernier couplet.

"Bis !" cria Paul Verbrouck, soutenu par la basse-taille du père Verbrouck ravi de ce succès et par la masse hurlante qui suit toujours toute manifestation vocale.

Mlle May ne se fit pas prier et recommença.

"Encore !" soupira Anais Evrard, qui avait déjà fait un mouvement pour se lever.

Paul était ravi. Le concert l'avait intéressé à un très haut degré, et il était intimement persuadé qu'il avait procuré une grande joie et un petit succès à sa vieille amie dont l'attitude mélancolique lui semblait un effet de la fatigue et du recueillement.

Les dernières roulades de Mlle May s'égrenèrent enfin au milieu de la salle, un peu fatiguée de cette redite. Là se plaça un petit intermède non prévu par le programme.

Mlle May, déposant son bouquet, alla prendre dans le fond du théâtre deux grosses gerbes de ces belles roses pâles appelées Cloires de Dijon, et descendant lestement au bras du chef d'orchestre l'escalier qui menait dans la salle, s'avança jusqu'à la place d'Anais Evrard et lui offrit ses fleurs :

"Pour vous et pour M. Plouvier ; de la part de mes camarades et de la mienne. A nos maîtres !"

Anais se leva en chancelant, prit les fleurs et embrassa la jeune fille :

"Merci, mon enfant... ; vous m'avez donné la dernière joie de ma vieillesse. Nous sommes les vieux... nous restons en chemin... Mais nous vous avons frayé la route ; Dieu vous y conduise !"

L'émotion d'Anais gagna Mlle May, puis toute la salle. On éclata en bravos.

Anais était retombée sur sa chaise, oppressée, les larmes aux yeux. Elle entendit à peine le dernier morceau. Elle avait encore dans les yeux la vision gracieuse de cette jeune fille, respectueusement inclinée devant elle, de cet hommage rendu par le présent au passé.

Puis, très émue mais droite et relevant la tête, Anais Evrard sortit appuyée sur Paul, serrant les fleurs contre sa poitrine.

Ses traits s'étaient détendus. Elle avait l'air content mais ne répondait que par monosyllabes aux paroles joyeuses et attendries de son élève.

Anais Evrard gravit son escalier d'un pas plus alerte qu'elle n'avait pu le faire depuis bien des mois.

Mme Verbrouck, qui avait tenu fidèle compagnie à Ulysse Plouvier, était encore là-haut. Après avoir passé très gaiement la soirée à jouer aux dominos, le vieillard venait d'aller se coucher.

Anais le trouva presque endormi. Malgré ses infirmités et sa vieillesse, il avait conservé un sommeil facile, enfantin, profond, qui avait contribué à prolonger si longtemps ses forces. Il se réveilla avec effort.

"Eh bien, le concert ?"

— Superbe, dit Paul. Vous avez eu un succès ! on a bissé la *Folle de Séville*.



Mlle May s'avança au milieu de l'estrade. (P. 9, col 2.)